

Il y a cent ans : la réhabilitation de Dreyfus. L'apport méconnu des libertaires

Jean-Marc Izrine

« En fait, l'anarchiste est le successeur de Rothschild et, sinon son légataire universel, du moins son héritier présomptif. Il procède du même principe que les juifs, en ce sens qu'il supprime de son entendement tous les scrupules qui retenaient les hommes d'autrefois. Il se met en dehors des principes et des conventions qui liaient jadis les hommes entre eux et constituaient le pacte social. »
Édouard Drumont, *La fin d'un monde*, Paris, Albert Savine, 1889.

Le 12 juillet 1906, Alfred Dreyfus était lavé de tout soupçon d'espionnage au profit de l'Allemagne. Il était officiellement réhabilité et réintégré au sein de l'armée française le 13 juillet. De nombreux historiens et commentateurs nous rappellent actuellement ces faits, puisque nous en célébrons le centenaire. Rendant hommage au courage politique d'hommes publics tels que Zola, Clémenceau ou Jaurès, ils restent amnésiques ou minimisent, lorsqu'ils l'évoquent, l'engagement décisif du mouvement libertaire pour une justice égale pour tous, y compris pour un fils de la bourgeoisie juive et de surcroît militaire.

Les anarchistes ne vivaient pas cette époque hors du temps. Il y avait avant l'Affaire Dreyfus une pensée antisémite prononcée à l'intérieur des mouvements socialistes. C'était dû à plusieurs facteurs : une méconnaissance du judaïsme doublée d'une vision péjorative du juif vivant en Occident ; une critique non contenue de la religion hébraïque sous couvert d'anticléricalisme ; une dénonciation sans nuance du « capital juif » sous prétexte d'anticapitalisme.

Le mouvement libertaire n'a pas été exempt de cette vision et certaines de ses figures emblématiques ont eu des propos odieux sur ce sujet. Proudhon est le personnage le plus souvent cité. Pourtant l'antiracisme est inhérent à la pensée libertaire. On peut lire en 1884, dans *L'Affamé* : « l'affamé



est tout être humain, quelle langue qu'il parle, quelle couleur qu'il ait et qui souffre de l'iniquité des lois et des politiques régissant la société actuelle...»¹

Il y a eu dans les années 1890 des liens lors de grèves ou de manifestations publiques entre les libertaires et des courants de la droite nationaliste et antisémite. Les années suivantes annoncent une rupture progressive et sans retour avec la droite antisémite. Dès 1895 le clivage devient réel. Lors de l'Affaire Dreyfus, les libertaires situèrent définitivement l'antisémitisme idéologiquement à droite.

Le *Père Peinard* accuse dans son numéro du 23 janvier 1898: «le vieil antigouvernemental qu'est Rochefort prend ses tuyaux au Ministère de la Guerre, emboîte le pas à tous les chieurs d'encre fond-secretiers et voisine convenablement avec Drumont.» Sébastien Faure dans l'article «Agissons» du *Libertaire* du 26 juin 98 écrit:

1. La syntaxe de la phrase est un peu curieuse, mais la citation est littérale, et le sens bien clair.

« Désormais nous sommes nombreux à mener campagne contre cette double et périlleuse hypocrisie: le Nationalisme et l'Antisémitisme se fondant en une même formule: la France aux Français! »

Certes, le capitaine Dreyfus représente tout ce que les anarchistes haïssent: l'armée symbole de la répression anti-ouvrière, la bourgeoisie exploiteuse du prolétariat. De surcroît, à part l'intellectuel juif et anarchiste Bernard Lazare, il y a, parmi les premiers dreyfusards, des parlementaires n'ayant pas hésité à voter en 1893 et 94 les lois anti-anarchistes dites «lois scélérates» qui ont criminalisé tout le mouvement. Prendre fait et cause pour Dreyfus ne fut donc pas facile.

L'une des originalités du concept libertaire par rapport aux autres doctrines socialistes est de considérer l'être humain comme moteur de l'évolution de la société, la démarche collective et le caractère de classe n'en étant que la conséquence. Ainsi ils ont pu concevoir, plus que n'importe quel autre courant progressiste, que Dreyfus, quoique militaire et bourgeois, pouvait être innocent des crimes dont on l'accusait.

Les libertaires sont en général des êtres passionnés, de conviction, où l'honnêteté de l'engagement est un point d'honneur. Ne se situant pas dans le jeu politicien, ils n'étaient pas dépendants du clientélisme électoral. Leur haine du «Sabre et du Goupillon» les amène à craindre un retour de l'Inquisition et les rumeurs permanentes de coups d'État les obligent à organiser la mobilisation sur le terrain. Ils y entrevoient la possibilité de créer les conditions d'un changement radical de la société car ils sentent l'appareil d'État vaciller dans ses fonctions régaliennes (justice, armée), mais aussi parlementaires. Les plus tactiques en profitent pour demander la libération des anarchistes injustement condamnés au bagne.

La nature du mouvement libertaire

Les libertaires constitués en réseaux fonctionnaient en groupes plus ou moins informels. Le lien se faisait par la presse et par le déplacement d'orateurs qui tenaient de nombreuses conférences et nouaient de solides amitiés. Ils étaient particulièrement influents dans le milieu culturel. Les écrivains, Octave Mirbeau, Stéphane Mallarmé; les caricaturistes, Steinlen, Félix Vallotton; les peintres néo-impresionnistes, Paul Signac, Maximilien Luce, s'inspiraient de l'idéologie libertaire. Le petit peuple ouvrier développait aussi le mouvement. Ces travailleurs, pour la plupart autodidactes, ont créé des réseaux militants de propagande au sein de la classe ouvrière. Toutes ces conditions ont permis, d'une part, d'influer sur la mise en mouvement de la société civile et, d'autre part, d'avoir un réseau efficace de militants de terrain.

Revenons à l'histoire. Lorsque l'Affaire éclate en 1894, leurs préoccupations sont tout autres. Les questions sociales accaparent l'ensemble de leur discours. Une répression impitoyable les touche suite aux attentats perpétrés par Ravachol, Henry ou Caserio qui assassine le président de la République Sadi Carnot. Bon nombre de militants sont contraints à l'exil. Pour ceux qui ne croupissent pas dans les bagnes, la surveillance policière est permanente. Dans ces conditions, leur maturation sera lente. Ils considèrent alors cette affaire comme une péripétie de plus sur la liste déjà longue des scandales de la République dont le plus connu est celui de Panama. Ils n'ont pas encore établi le lien entre l'injustice qui est faite à Dreyfus et celle concernant les bagnards anarchistes.

La presse libertaire reste quasiment muette durant les quatre premières années. En 1896, lors de la parution de



son livre *Une Erreur judiciaire*, les arguments de Lazare ont très peu d'échos. Fin 1897, des prémices de réflexion commencent à poindre, parfois contradictoires. Les relations étroites que Lazare entretient avec les figures du mouvement seront déterminantes. Les premiers à s'engager sont les amis du journal *le Libertaire*. Ceux-ci vont faire un travail de propagande remarquable aussi bien à Paris qu'en Province où ils descendent faire des conférences pour prendre le pouls du mouvement. Leur soutien à Zola est total. Le *Libertaire* titre, le 4 septembre 1898, «Dreyfus est innocent», avant de se transformer en quotidien: le *Journal du Peuple*, qui sera le lieu de rassemblement de tout le mouvement non institutionnel et révolutionnaire.

Leur activisme a été sans faille: ils occupaient et interdisaient l'espace public aux milices antisémites, perturbaient leurs meetings tandis que les principaux orateurs parcouraient infatigablement l'hexagone pour tenir les réunions publiques. Ils protégeaient les témoins de Dreyfus, collaient les affiches. Charles Péguy disait qu'ils furent les seuls en ordre de bataille, ce qui n'est pas

complètement exact; un autre courant de l'extrême gauche socialiste, les allemands, furent leurs compagnons de route et ils constituèrent ensemble, au plus fort de la rumeur de coups d'État, le Comité de coalition révolutionnaire.

Tout au long des années 1898 et 1899, ils furent de tous les combats et très actifs en province. Ils sont les précurseurs de l'engagement collectif du mouvement ouvrier. C'est l'anarcho-syndicaliste Pelloutier qui engage la CGT dans un appel public aux travailleurs pour défendre la République, suite à l'agression du président de la République Emile Loubet par un anti-dreyfusard à Longchamp. C'est au même endroit que la manifestation sera convoquée. Cent mille personnes y participeront et les libertaires organiseront la protection du rassemblement.

Le 17 janvier 1898, une centaine d'anarchistes, accompagnés des allemands, mettent en déroute un meeting de plusieurs milliers de personnes, organisé par la Ligue antisémitique à Paris. Cette descente victorieuse engage le début de la réappropriation de la rue par les dreyfusards. Elle marque les esprits dans les milieux populaires en plaçant l'antisémitisme à droite sur l'échiquier politique. Les organisations antisémites subissent un coup psychologique mettant le doute sur leur capacité d'écoute dans les couches populaires.

Dans le milieu immigré des juifs d'Europe orientale, le seul meeting organisé l'est par les anarchistes avec Henri Dhorr comme principal orateur.

L'influence de cette minorité agissante est à reconsidérer vu la place qu'elle prit effectivement dans la lutte pour la libération de Dreyfus.

Bernard Lazare et trois anarchistes

C'est un juif, de surcroît anarchiste, qui est le premier défenseur de Dreyfus, Bernard Lazare. «Je veux la justice pour tous!», disait-il, «même pour un juif». Tout en restant indépendant, il se revendique de l'idéal libertaire, fréquente les personnalités du mouvement et par ailleurs lutte contre l'antisémitisme. Il publie en 1894 *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*. Il va jusqu'à se battre en duel avec le leader antisémite Drumont. Cette renommée va inciter la famille Dreyfus à prendre contact avec lui. Bernard Lazare, convaincu de son innocence, entame un travail de fourmi, frappant infatigablement à toutes les portes du mouvement progressiste (intellectuels, socialistes, anarchistes). C'est un homme d'une grande honnêteté morale, précurseur dans bien des domaines. Il est l'un des premiers à écrire contre l'antisémitisme. Il transforme la vision de caste du judaïsme en vision de classe. Il fait découvrir les prolétaires juifs immigrés d'Europe Orientale ou ceux d'Algérie mais aussi la misère des juifs roumains. Son sionisme étant socialiste, il rompt rapidement avec Theodor Hertzl².

L'attitude des libertaires est illustrée par trois principales personnalités du mouvement. Sébastien Faure est le premier à s'engager dès l'appel de Zola. Ses amis du *Libertaire* réagissent avec lui. Il sera un infatigable orateur et un propagandiste, un polémiste exceptionnel. Il a un réseau d'amitiés important en province. Sentant les limites du *Libertaire*, il sera l'artisan de la création du *Journal du Peuple*. Emile Pouget, fondateur du *Père Peinard*, s'engage à mi-parcours. En septembre 1898 il est persuadé de l'innocence de Dreyfus. En avril 1899, il dissout le *Père Peinard* pour se consacrer au *Journal du Peuple*. Jean Grave, directeur

2. Inspirateur du sionisme moderne et des bases fondatrices du futur Etat d'Israël.

des *Temps nouveaux*, représente l'intransigeance anarchiste. Au non de l'idéal, il ne prend pas parti sur le terrain refusant les alliances qu'il considère contre nature. Cependant, *les Temps Nouveaux* dénoncent clairement, à plusieurs reprises, l'antisémitisme et Jean Grave a de l'admiration pour Zola.

C'est pourtant dans *les Temps Nouveaux* que, suite à l'affaire Dreyfus, la vigilance contre l'antisémitisme va s'exprimer. Plusieurs articles traitent de la situation de la pauvreté des juifs de l'Europe de l'Est. En 1906, l'anarcho-syndicaliste Paul Delesalle est éconduit du comité de rédaction suite à un article antisémite.

Le mouvement libertaire absent de l'historiographie officielle

On peut déplorer que les historiens ne se penchent sur l'anarchisme de cette fin du XIX^e siècle qu'au travers des attentats. La noblesse de cet idéal, leur engagement déterminant dans la création des Bourses du travail, leurs initiatives dans le domaine de l'éducation ou dans l'affaire Dreyfus sont passés aux oubliettes.

Il est possible que les historiens d'aujourd'hui, influencés par leur inconscient républicain mais aussi par 70 années d'histoire stalinienne à gauche, ne puissent imaginer que les terroristes de l'époque, les amis de Ravachol, aient participé à la libération de Dreyfus. Dans la confusion actuelle sur la nature des terrorismes, il est aussi concevable que le discours radical des libertaires soit dérangeant mais est-ce une raison suffisante pour gommer leur action ? Cela arrangerait-il les courants politiques dominants ? Il y a un véritable problème éthique dans la façon de présenter l'Histoire.

Dans le débat actuel

Certains courants bien pensants, alliés aux tenants de l'ultra-sionisme, expliquent que l'extrême gauche et l'extrême droite se ressemblent par leur radicalisme antirépublicain et par leur antisémitisme, citant fréquemment l'exemple Dreyfus, alors que c'est historiquement faux ! Car, justement, c'est parce qu'ils sont dégagés des démarches politiciennes et électoralistes que les libertaires se sont engagés auprès des dreyfusards bien avant le parti socialiste de Jules Guesde qui, dans le même temps, appelait à ne pas avoir d'accointances avec les militants anarchistes.

Il ne s'agit pas de nier ici les dérives antisémites qui sont survenues et qui persistent résiduellement dans certains milieux libertaires. Il y a une grande différence entre analyser ces dérives pour qu'elles ne se reproduisent plus et développer une logique globale pour ternir un mouvement politique dérangeant. Comme le disait Jean Grave : « Il n'existe pas d'espace possible pour les thèses antisémites dans l'éthique libertaire. »

Jean-Marc Izrine

auteur de *Les libertaires dans l'Affaire Dreyfus*, Le Coquelicot/Alternative libertaire, Toulouse 2004.

« L'extraordinaire maigreur de son corps, son aspect maladif, donnaient l'impression pénible que l'homme qui souffrait dans ce tombeau n'avait plus que peu de temps à vivre. »

L'abattement moral paraissait chez lui au moins égal à l'affaissement physique. Du haut de mon échelle [de peintre], je m'évertuais à lui faire des signes d'intelligence, qu'il semblait ou ne voulait pas comprendre. »

Auguste Liard-Courtois, *Souvenirs du baigneur*, Charpentier-Fasquelle 1903, p. 396 ; rééd. Toulouse, Les Passés simples, 2005.

